

En Une

EDDY DE PRETTO, le songwriter de Créteil à la popularité croissante, poursuit son incroyable ascension. Son premier album *Cure* vient de sortir et ses concerts affichent complet. Pour comprendre le phénomène et le raconter au plus près, **SIMON JOHANNIN**, l'auteur du râpeux et initiatique *L'Été des charognes*, est allé à la rencontre de celui qui l'a troublé d'emblée par son écriture puissante, crue mais ciselée. Il l'a suivi une journée à Bruxelles, où de Pretto se produisait.

TEXTE Simon Johannin

CONCEPTION NWB studio PHOTO Anton Renborg pour Les Inrockuptibles, assisté d'Ugo Vannier STYLISME Edem Dossou, assisté de Kenny Germé MUA Laure Vaudou, avec les produits M.A.C. Cosmetics

KIDS UNITED

Doudoune sans manches Off-White, chemisette, short et casquette Gosha X Burberry, T-shirt Kenzo, baskets AMI



J'ARRIVE EN MÊME TEMPS QUE LUI, ET APRÈS UN BREF PASSAGE À L'HÔTEL, EDDY ME REJOINT dans

la lumière d'un après-midi d'hiver qui nous veut du bien. Un verre en main, on s'installe pour commencer l'échange sur les marches du jardin du Botanique à Bruxelles, où le concert aura lieu plus tard. Après la découverte de sa chanson *Kid* et de ses premiers mots – “*Tu seras viril mon kid*”, sonnante comme un troublant écho au “*Tu seras un homme, mon fils*” de Kipling dans son poème *If*, que le père d'un ami avait cloué sur sa porte pour qu'il ne perde pas le nord –, j'ai eu envie de rencontrer celui qui, plutôt que de s'acharner à incarner ce fils que l'on n'est pas, préfère chanter une manière d'être soi tout à lui.

Abrité sous un combo bonnet-capuche, parce que l'hiver ici c'est pas la Costa del Sol, il amorce la discussion sur ce qui dans tout ça lui plaît le plus : la scène, qu'il décrit en phase avec l'époque comme un match Tinder. Avec une question qui reste : est-ce que les corps s'accrochent ? On retrace son parcours. Enfance à Créteil, fils unique un peu capricieux d'un père chauffeur et d'une mère qui, comme beaucoup d'autres, a hurlé le prénom de son fils par la fenêtre pour qu'il ne traîne pas dehors passé une certaine heure. Les tours, les courses de Caddie, le streetwear et les duos endiablés avec sa voisine rythment sa vie avant son départ pour Paris et l'Institut supérieur des arts de la scène.

Après lui avoir précisé que je ne connais rien en musique et que je m'abstiendrai de faire comme si, on en vient à ce par quoi il commence toujours et qui m'a le plus troublé dans ses morceaux : l'écriture. Eddy explique que ce qui l'interpelle, ce qui va le pousser à écrire, c'est “*comment l'âme réagit aux choses de la vie*”, autant dire qu'il place la barre assez haut. Et les paillettes ? “*Les paillettes, c'est pas un objectif, mais ça peut être parfois un ingrédient pour écrire une chanson*.” Car le geste n'est jamais simple pour lui qui veut le mieux, et pour cela il doit selon ses mots “*créer un moment fort avec soi, pour s'écrire au plus près*”.

Eddy est donc très honnête dans ses textes, parfois cru dans sa manière de s'expliquer humain. On est loin de l'artiste cherchant à séduire avec des choses qui n'écrochent rien (le titre de l'album, *Cure*, vient de là, chercher une sonorité qui râpe en bouche, un truc pas très agréable) et Eddy s'étonne avec bonheur de voir ses morceaux devenir populaires jusqu'à passer en boucle. J'ai aussi cru au délire quand j'ai vu l'extrait de l'émission *N'oubliez pas les paroles* où une candidate chante “*des rails en avance*”, de son très beau titre *Fête de trop*, à une heure de grande écoute.

N'en déplaise à ceux qui voient partout dans l'époque un renouveau du puritanisme, on reste libre de dire les choses, question de subtilité. Une fois dépouillées les surprises

auxquelles on ne s'attend pas, les marques qui envoient des colis, les showrooms en libre-service où il n'a pas osé se servir parce que trop à l'ouest de ces réalités, les diners parisiens et toutes ces nouvelles habitudes à prendre quand démarre le succès, on en revient vite à l'essentiel, un ensemble de choses simples : la scène, le théâtre, la rue, les amis, la drague, l'amour... La vie, quoi. Elle commence là, la singularité qui séduit beaucoup depuis qu'il fait parler de lui ; elle a d'abord poussé en s'égosillant sur les Spice Girls, puis en courant avec ses potes pour esquiver la BAC. Réussir simplement à être soi, dans un monde où l'on fait désirer à tous un moule dans lequel personne ne rentre jamais complètement. Alors, après l'adolescence où comme souvent on étouffe, où la liberté devient aussi essentielle que la flotte, Eddy a traversé le périph à la nage pour se former à ce à quoi il est devenu très compétent : assumer un show la lumière sur lui, et donner à entendre des sons qui viennent vous chercher tout au fond.

Il y a du passage autour de nous et rapidement on se rabat vers l'intérieur pour qu'il fasse les balances. Aussi parce que les selfies s'enchaînent et laissent pressentir un autre côté du succès. Une fois les tests son effectués, je reviens vers lui et lui demande comment on gère tout ça, la naissance d'une notoriété, le fait d'être reconnu un peu partout. Malgré la gentillesse avec laquelle il se prête au jeu, il confie l'inquiétude de perdre une forme d'anonymat et se voit mal en constante représentation. Les caméras aussi, il les trouve un peu intrusives en dehors des live et se demande si tout ça est une condition essentielle pour faire ce qu'il aime : écrire et chanter. Mais même si ça lui semble parfois compliqué de porter son propos dans les médias de masse, il répond toujours franchement pendant la conférence de presse qui vient ensuite et où les journalistes du royaume défilent, y compris quand on lui demande si le Jimmy de la (si belle) chanson éponyme est un ex à lui.

“*Non non, c'est pas un ex, c'est un dealer*.” Petit moment de gêne qui finit en éclats de rire. Personnellement, j'avais compris que celui qui “*ressuscite mes danses*” et dont la “*neige est féroce*” ne passe pas récupérer sa brosse à dents après une fracture amoureuse, mais bon, une histoire de codes sans doute.

De l'amour, il en a pourtant plein ses chansons. Et de Pretto délivre sur les quinze titres de *Cure* une étonnante palette d'émotions. Des romances, des défis et des sensations fortes sont décrits dans une poésie précise où, quand il ne célèbre pas la vie, il tire de belles révérences à un lieu ou à une personne chère.

La filiation s'installe tranquillement dans l'œil de la presse : il serait un enfant caché de Stromae et Christine And The Queens,

“Les paillettes, c'est pas un objectif, mais ça peut être parfois un ingrédient pour écrire une chanson”

EDDY DE PRETTO

ce qui le fait sourire et le flatte sans doute, mais à quoi il répond qu'on peut apprécier la singularité du travail de quelqu'un sans chercher à le relier à tout prix à celui d'un autre, un geste qu'il trouve un peu réducteur. A la question de l'engagement, il répond qu'il ne se voit pas porter un quelconque étendard, mais que si ses morceaux convergent avec certaines luttes dans l'esprit de ceux qui les mènent, libre à eux de pousser le volume à fond.

Pour Eddy, encore une fois, la méthode est simple : la flatterie comme la jalousie sont deux choses à tenir à distance. Les interviews reprennent et, dans la même phrase, il cite Tchekhov et Moha La Squale, parle de l'attitude d'un Lorenzo, puis convoque Françoise Sagan et la fumée de ses Kool. Bref, tout ce qu'on aime.

Une fois pliée la session caméra-dictaphone où il aura confié la playlist de son trajet en tour bus (Bibi Bourelly, 2 Chainz et Damso, quoi de mieux pour longer les lampadaires qu'on a mis partout ici au bord des autoroutes ?), on esquive les abords de la salle pour se mettre au calme, au bar de son hôtel, juste à côté. Quelques selfies sur les cent mètres qui nous séparent du Martini, dont j'ai très envie, mais qui est retardé : pile devant la porte, on entend crier son prénom. Eddy se retourne, un mec et sa copine l'abordent, embarrassés mais téméraires puisqu'ils lui expliquent que comme le concert est complet ils n'ont réussi qu'à avoir une seule place pour deux. Pas de problème pour Eddy qui note le nom sur son téléphone jamais bien loin de sa main, et leur garantit une entrée sur liste au guichet.

On entre dans l'hôtel en même temps qu'il transfère l'info à sa production, en s'assurant qu'on s'occupe bien de trouver une place à qui est simplement venu lui en demander une. Une fois installés comme il faut au comptoir, on tue le temps et la tension qui monte en lui (le concert approche doucement) en parlant plus en détail de son album qu'il décrit comme un carnet de témoignages. Il dit ne pas vouloir donner de raison à la censure, et veut pouvoir raconter les expériences physiques de la vie sans rien perdre de l'exigence qui l'anime. Il s'amuse à mettre en lumière l'écart entre ces questions répétées sur sa sexualité, comment le fait d'être homosexuel soulève encore tant de choses dans les médias, et le rapport concret avec son public qui n'en a strictement rien à carrer, à tel point qu'à ses derniers concerts des filles ont enlevé leurs culottes et les ont balancées sur scène avec leurs numéros notés dessus. Cette histoire de culottes me traverse la tête aussi vite que file le temps, et on finit nos verres car il est temps pour lui d'aller se préparer, se chauffer un peu. Pour, comme il le dit mieux que moi, "*se donner l'aplomb, l'étoffe de celui qui ce soir veut attraper les autres*".

J'en profite pour traverser la rue et renouer avec la restauration rapide locale, une grande frite double cuisson dans graisse animale et un poulycroc, sauce samourai à part. J'ai juste le temps de m'en remettre que les portes de la salle s'ouvrent et que le public y pénètre petit à petit pour finir par la remplir complètement. Je suis curieux de voir ce qui fait qu'à peu près toutes ses dates affichent complet. Le concert démarre en force une fois son batteur installé et lui qui suit en toute simplicité, si ce n'est des sneakers rutilantes et blanches siglées AMI – marque dont le très actuel designer, Alexandre Mattiussi, a déjà exprimé son coup de cœur pour le garçon, allant jusqu'à utiliser le tube *Kid* lors du défilé de sa dernière collection présentée cet hiver à Paris. →

Réussir simplement à être soi dans un monde où l'on fait désirer à tous un moule dans lequel personne ne rentre jamais complètement. Alors, après l'adolescence où comme souvent on étouffe, où la liberté devient aussi essentielle que la flotte, Eddy a traversé le périph à la nage pour se former à ce à quoi il est devenu très compétent : assumer un show la lumière sur lui, et donner à entendre des sons qui viennent vous chercher tout au fond



Chemises Louis Vuitton, bas de survêtement Adidas, baskets Adidas x Raf Simons, lunettes Oliver Peoples, gourmettes Gucci, chaussettes Kenzo

Des romances, des défis et des sensations fortes sont décrits dans une poésie précise, où quand il ne célèbre pas la vie, il tire de belles révérences à un lieu ou une personne chère

Il y a le sol noir surélevé, au-dessus les lumières et, entre les deux, Eddy de Pretto qui met en fusion l'air de la scène pour qu'en face tout devienne comme il est : mouvant et plein d'une très belle énergie. Et j'assiste, au milieu de la fosse, à une osmose étonnante, contrairement à la nuée d'écrans à laquelle on a le droit trop souvent, les gens préférant ici voir le concert avec leurs yeux plutôt qu'avec leurs téléphones. On les sort quand même parfois le temps d'une story, pour dire qu'on est là et qu'ici tout va bien. Si la scène est prise sans artifices, une batterie, un iPhone branché et une voix d'une force assez incroyable, les textes sont eux très ciselés et appellent une concentration qui se laisse bientôt emporter par le groove. Après une heure lancinante et dansée, conclue par les rappels d'un public qui en redemande, il est temps de finir la soirée à base de plans de sortie, de cuisine locale et de séries Netflix. Je raccompagne Eddy et son équipe. Devant la salle, quelques-uns sont encore là pour une dernière photo, un dernier mot sur lequel je laisse, pour rejoindre la nuit, celui qui risque de bientôt briller très fort. ●

Album *Cure* (Colors)

Concerts En tournée en France et en Belgique, dont cinq passages à Paris les 5 et 19 avril et le 2 mai à la Cigale, et les 6 et 7 novembre à l'Olympia

LES 10 ALBUMS
DU MOIS
FNAC